



desclée
de
brouwer

Le chant des larmes

suivi de

Trois prières

Olivier Clément

Le chant des larmes

Olivier Clément

Le chant des larmes

Essai sur le repentir

suivi de

Trois prières

Desclée de Brouwer

© Desclée de Brouwer, 2011
10, rue Mercœur, 75011 Paris
ISBN : 978-2-220-06291-4
ISBN pdf : 978-2-220-02365-6

Avertissement de l'éditeur

À la demande des amis d'Olivier Clément, cette nouvelle édition reprend l'essai *Le chant des larmes* (première édition : 1983), épuisé depuis plusieurs années, ainsi que le recueil *Trois prières* (première édition : 1993). Sur la suggestion de Mme Monique Clément, que nous tenons à remercier, la présente édition propose en outre deux textes inédits de l'auteur : des *Notes éparses sur la prière*, en guise d'introduction, ainsi que *La sainteté, témoignage de la communion*. L'ouvrage offre ainsi un ensemble plus exhaustif des textes consacrés par Olivier Clément à la prière dans l'expérience chrétienne.

En guise d'introduction

Notes éparses sur la prière¹

Permettez-moi, pour commencer, de lire deux textes.
Le premier, de Nikos Kazantzákis, dans sa *Lettre au Greco* :

« Il souffle dans le ciel et sur la terre, dans notre cœur et dans le cœur de chaque homme, un souffle immense que l'on appelle Dieu. Un grand cri... Le monde est un centaure, ses pieds de cheval sont plantés sur la terre, mais son corps, de la poitrine jusqu'à la tête, est tourmenté et travaillé par le Cri impitoyable... Où aller ? crie l'homme avec désespoir ; je suis arrivé au sommet – au-delà s'étend le chaos. – C'est Moi qui suis au-delà, lève-toi ! »

Le second texte, dans les *Récits d'un pèlerin russe* :

1. Le programme du Centre culturel de l'Ouest pour 1989 avait comme thème « La prière ». Il a été développé à partir de l'exposition conçue et réalisée à l'abbaye de Sénanque en 1987 par Emmanuel et Anne Muheim. Les propos d'Olivier Clément ont été présentés lors de la réouverture de cette exposition à l'abbaye royale de Fontevraud, le samedi 13 mai 1989, veille de la Pentecôte.

« Ah ! La prière intérieure ! Je sais ce que c'est », dit l'instituteur. Je m'inclinai très bas devant lui et le priai de me dire quelque parole sur la prière intérieure.

– Eh bien, il est dit dans le Nouveau Testament que l'homme et toute la création "sont soumis malgré eux à la vanité et que tout soupire et tend vers la liberté des enfants de Dieu" (Romains 8,19-20) : ce mystérieux mouvement de la création, ce désir inné dans les âmes, c'est la prière intérieure... elle est en tous et en tout. »

De tout temps, les hommes ont eu la révélation qu'ils ne sont pas seuls. Dans le silence, dans l'abîme, comme dans l'insolite des êtres et des choses, une liberté, une force, peut-être un amour viennent à leur rencontre, les font exister. La conscience de cette non-solitude, de ce sens, de cette présence, de cette universelle célébration, de cet infini de lumière et de joie qui s'ouvrent à moi, c'est la prière. La prière se révèle inscrite dans mon être le plus profond, elle est mon être le plus profond. Tout est prière. La prière est l'essence des choses. L'arbre, l'oiseau. Dans l'homme, la prière devient consciente, elle jaillit comme un chant pour s'accomplir dans le silence.

* *

*

Les cultures de la prière sont des cultures de l'ascèse – et de la danse.

L'ascèse.

L'avidité et l'orgueil définissent une sorte de captation métaphysique qui tend à recourber toute réalité autour de

l'ego pour que celui-ci la possède, c'est-à-dire, par un choc en retour inévitable, soit possédé par elle.

Ainsi vient l'oubli – au sens d'insensibilité spirituelle : on perd l'étonnement, l'admiration, la gratitude, le cœur se durcit, cesse d'être une antenne infiniment sensible.

En arrière-plan, se profile la « peur cachée de la Mort », avec une majuscule, Mort spirituelle dont notre effacement biologique n'est que l'expression.

Mais cette crainte même, ainsi que la nostalgie du paradis, si proche dans l'amour et dans la beauté, pourtant toujours perdue (Van Gogh devient fou, Nicolas de Staël se suicide), la crainte et la nostalgie nous aiguillonnent. Nous découvrons, plus intérieure encore, une lumière qui, le plus souvent, ne reste pas anonyme, pour un chrétien elle prend le visage du Christ. Quelqu'un s'interpose entre le néant et nous. Alors l'ascèse va libérer le dynamisme de notre véritable nature, que pénètre et attire la grâce. L'humilité, la confiance, la pauvreté intérieure transforment la « mémoire de la mort » en « mémoire de Dieu ». La « mémoire de la mort » dénuée l'angoisse fondamentale (que nous monnayons si souvent en soucis et en peurs), elle ressemble à la nausée sartrienne, à la dérision de Beckett et Ionesco, mais traverse le néant pour trouver la résurrection. Le « cœur de pierre » se liquéfie dans l'eau des larmes, il devient un « cœur de chair », infiniment vulnérable, infiniment consolé. L'ascèse apparaît comme un *abandon actif* à la grâce qui nous dépouille peu à peu des peaux mortes, des masques, des personnages et des rôles, et nous permet de

respirer plus profondément, de tout notre être, le Souffle de Vie.

Les moyens de cette ascèse sont, on le sait, le jeûne, la chasteté et la veille ou éveil. On les retrouve, avec des accents différents, dans toutes les traditions religieuses de l'humanité.

Le jeûne, au sens global, est une limitation volontaire des besoins pour libérer quelque peu le désir, pour qu'il devienne désir de Dieu et capacité d'accueillir l'autre d'une manière qui ne soit plus carnivore. Ce jeûne de nourriture doit devenir « jeûne spirituel » : jeûne de l'amour du pouvoir (à la place : le sens du service), des vains raisonnements et des vaines paroles, c'est-à-dire de tout exercice de la pensée qui se retranche des forces unifiantes de l'amour.

Au jeûne est étroitement liée la chasteté. Le mot, ici, désigne une structure de l'esprit, la capacité d'intégrer la force de la vie soit directement dans la tension vers l'absolu, soit dans une vraie rencontre entre un homme et une femme. Il faut inverser l'approche freudienne : l'expérience spirituelle n'est pas un ratage de la sexualité, c'est celle-ci qui, devenant le langage d'un véritable amour, est le symbole de cette expérience comme le dit l'interprétation traditionnelle, aussi bien juive que chrétienne, du Cantique des cantiques. La chasteté-contenance du moine le fait « séparé de tous et uni à tous », capable d'accueillir tout autre comme visage, dans une entière non-possession. Et dans la chasteté nuptiale où l'éros peut devenir l'élan de la tendresse, c'est « l'âme qui enveloppe le corps », comme le disait Nietzsche, citant Stendhal.

Quant à la veille, concentration favorisée par la paix et le silence nocturnes, c'est d'abord une sorte d'étonnement devant l'être. L'art peut beaucoup nous aider ici. Un enfant demande à un peintre : « Pourquoi peins-tu ce peuplier, puisqu'il est là ? » Et le peintre répond : « Pour que tu le voies. » Peuvent beaucoup nous aider aussi certaines expériences de l'Asie, japonaises en particulier. Il faut citer ce bref poème du moine Saïgyo, qui vivait au XII^e siècle dans le sanctuaire d'Isé :

« Quelle divine chose peut régner, être là,
je l'ignore,
Et pourtant mes larmes débordent
par l'appel extrême de ce qui est. »

* *
*

L'organe de la connaissance spirituelle est le « cœur », plus précisément, le « cœur-esprit », le cœur intelligent. Dans beaucoup de traditions et notamment dans la Bible, le cœur désigne le centre le plus central de l'homme, son intériorité la plus intérieure où il est appelé à se rassembler et se dépasser. Le lieu où se manifeste « la lumière qui est en lui ». Sauf en de brefs éclairs, des moments d'intense émotion par exemple, ce cœur spirituel reste longtemps fermé et ignoré. On pourrait le désigner comme « sur-conscient » ou « trans-conscient », au sens des « psychanalystes de l'existence ». Pour ceux-ci, je pense surtout à Viktor Frankl et Igor Caruso, loin que le spirituel soit l'expression d'une névrose,

c'est son absence qui provoque la névrose. Il y a pour eux un inconscient spirituel où domine non plus le principe de plaisir, mais le désir de sens où l'homme se trouve relié à la transcendance, d'un lien qui constitue son irréductible liberté. C'est dans l'ascèse involontaire mais radicale des camps, les camps nazis pour Frankl, soviétiques pour Soljenitsyne, que s'est révélé ce que ce dernier appelle le « noyau du noyau », l'« image de l'éternel en nous ». Dans *Le pavillon des cancéreux*, un vieux et sage médecin, questionné sur l'étrange sûreté de son diagnostic, répond qu'à certains moments il laisse son cœur se pacifier, se décanter, jusqu'à ce qu'il devienne, dit-il, « comme un lac paisible où peuvent se refléter la lune et les étoiles ». Alors il peut pressentir les malades dans leur propre intériorité, et par là comprendre leur souffrance. Ce cœur, dit Marc le Moine, est « le sanctuaire intérieur où l'intelligence reçoit les bonnes et belles intuitions ».

Il faut d'abord prendre ses distances par rapport au flot des pensées, des images, des associations d'idées, de tout un engrenage psychique qui joue en nous et se joue de nous où « ça » pense et parle sans cesse... Il importe ensuite de mettre à nu le noyau d'énergie de chaque « pensée » pour l'assumer dans l'immense sacrifice de réintégration de la prière. Il importe, dit saint Jean Climaque, de « circonscrire l'incorporel dans le corporel » (*L'Échelle* 26, 63), de mêler la saveur de la gratitude et de l'éveil au simple fait d'exister, de respirer, de marcher, de sentir l'odeur de la terre après la pluie, de toucher le grain d'une pierre ou l'écorce d'un

arbre, d'accueillir un visage, d'éveiller la lumière dans un regard...

Ainsi se reconstitue peu à peu l'unité de l'intelligence et du cœur. Le corps est constitué, dans ses structures et ses rythmes, pour devenir, comme dit saint Paul, le « temple du Saint-Esprit » (1 Corinthiens 5,19). Deux rythmes surtout s'offrent à nous : celui de la respiration et celui du sang.

Le rythme de la respiration semble le seul que nous puissions utiliser volontairement. Les récits de la création, dans la Genèse, soulignent la correspondance symbolique entre le Souffle de Dieu, l'Esprit, et le souffle de l'homme. Le sang fait songer au non moins symbolique océan primordial dans lequel l'Esprit, comme un immense oiseau, couvait l'œuf du monde. Liquide donc, et salé, mais rouge comme le feu : dans le sang se symbolise une sorte d'embrasement, de « pneumatisation » du sensible. « Louez-le par le tambourin et la danse ! » dit le psaume : danse du souffle et du sang, tambourin du « cœur » profond.

Sur le rythme du souffle, on utilise le plus souvent une brève invocation qui permet de pacifier l'intelligence et de la concentrer pour la « faire descendre » dans le cœur : *nembutsu* japonais, *japa-yoga* hindou, *dhikr* musulman. Dans la première tradition monastique chrétienne, bien des formules ont été utilisées : *kyrie eleison* (Seigneur, aie pitié), « Gloire à toi, ô Dieu, gloire à toi », « Seigneur, viens à mon aide », etc. Toutefois la formule la plus connue aujourd'hui

est le « Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, aie pitié de moi, pécheur », le mot pitié englobant tendresse et présence. Peu à peu le silence pénètre l'invocation qui se réduit au seul nom divin, lui-même à la limite s'infusant dans le silence.

Bien des textes bibliques situent le cœur dans les entrailles : « Mon cœur se fond au milieu de mes entrailles », dit un psaume. Dieu est « matriciant », traduit André Chouraqui. Unir l'intelligence et le cœur « dans les entrailles », ce qui n'est pas sans faire songer au rôle du *Hara* dans la spiritualité shintoïste, désigne sans doute l'éveil, au plus profond, au plus « matriciant » de l'être, d'une immense compassion cosmique, terrestre. « Qu'est-ce qu'un cœur compatissant ? » écrivait saint Isaac le Syrien. « Il dit : c'est un cœur qui brûle pour toute la création, pour les hommes, les oiseaux, les bêtes de la terre, pour les démons, pour toute créature. Lorsque l'homme pense à eux, lorsqu'il les voit, ses yeux versent des larmes. Si forte, si violente est sa compassion [...] que son cœur se brise lorsqu'il voit le mal et la souffrance infligés à la plus humble créature. C'est pourquoi il prie avec larmes, à toute heure [...] ; même pour les serpents, dans l'immense compassion qui se lève en son cœur, sans limites, à l'image de Dieu » (*Œuvres spirituelles*, p. 36).

Ainsi, c'est dans le cœur profond que se fait la rencontre avec la Lumière. Et celle-ci, à partir du cœur, gagne les sens, les pacifie, les transfigure. Réponse à ce personnage de Bergman qui, dans *Le septième sceau*, pose avec angoisse la

question : « Est-il donc tout à fait impossible de connaître Dieu avec ses sens ? »

Dans la prière devenant liturgie, le corps se fait langage, ou mieux : écoute. Tantôt se prosternant, ploïement total, front contre terre, corps d'humilité se faisant humus, bonne terre où le grain rapporte au centuple, tantôt s'inclinant : dépendance, ou s'étendant : mort-résurrection. Tantôt enroulé, fœtus pour la naissance spirituelle, ralentissement de la respiration dans la quête chinoise de longévité. Tantôt debout, bras tendus, signe d'offrande et d'envol, l'homme médiateur du visible et de l'invisible, du ciel et de la terre. Tantôt mouvement de la danse, quête de la transe du derviche tourneur, poème subtil de gestes dans la danse hindoue, bondissements des énergies primordiales en Afrique noire, lente incarnation du Verbe chez les « dobtaras » de l'Église d'Éthiopie. La danse, seule prière intégrale du corps, narthex du silence, union des arts du temps et des arts de l'espace, liturgie du corps : « Qui sait la danse vit en Dieu », dit un adage gnostique du début de notre ère.

* *

*

Alors le monde apparaît comme « un océan de symboles », comme une « liturgie cosmique ». Symbole signifie originellement « anneau ». Dans bien des cultures, un anneau brisé dont deux amis, ou deux amants qui se séparaient, emportaient chacun une moitié, servait, bien des années